

MITCH ALBOM

POUR UN JOUR  
DE PLUS

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Édith Soonckindt*



Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les « analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Copyright © Mitch Albom, 2006  
© 2006, Oh! Éditions pour la traduction française

ISBN : 978-2-266-17089-5

*« Laissez-moi deviner. Vous voulez savoir pourquoi j'ai tenté de me suicider. »*

Voici les premiers mots que m'a adressés Chick Benetto.

CECI EST L'HISTOIRE D'UNE FAMILLE, et, puisqu'il y a un fantôme dans le coup, pourquoi ne pas dire tout de suite qu'il s'agit d'une histoire de fantômes ? De toute façon, toute famille qui se respecte vit avec ses fantômes, et les morts restent assis à nos tables bien longtemps après leur départ.

CETTE HISTOIRE-CI EN PARTICULIER appartient à Charles « Chick » Benetto. Et ce n'est pas lui le fantôme. Il était on ne peut plus vivant lorsque je l'ai rencontré un samedi matin, sur les gradins d'un terrain de baseball, vêtu d'un anorak bleu marine et mâchant un chewing-gum à la menthe. Peut-être vous souvenez-vous de l'époque où il était joueur professionnel ? Parce que j'ai fait une partie de ma carrière dans le journalisme sportif, son nom m'était familier à plus d'un titre.

Avec le recul, je pense que c'est le destin qui m'a placé sur sa route. J'étais venu à Pepperville Beach pour finaliser la vente d'une petite maison qui était dans la famille depuis des années. Et, le jour de mon départ, en route vers l'aéroport, je me suis arrêté pour boire un café. Il y avait un terrain de base-ball de l'autre côté de la rue, où des enfants en tee-shirts violets armés de battes et de gros gants lançaient et renvoyaient des balles. J'avais tout mon temps. Alors, j'ai traversé.

Planté devant le filet arrière, les doigts enroulés dans le grillage de la clôture, j'ai remarqué un vieil homme qui manœuvrait une tondeuse à gazon. Il était buriné et ridé, un demi-cigare au coin des lèvres. Dès qu'il m'a vu, il a éteint sa tondeuse et m'a demandé si mon gosse était sur le terrain. Je lui ai répondu que non. Il a voulu savoir ce que je fabriquais ici. Je lui ai parlé de la maison. Puis il m'a interrogé sur ce que je faisais dans la vie et j'ai

commis l'erreur – sur le moment ça m'a semblé en être une – de lui répondre aussi là-dessus.

« Écrivain, hein ? » m'a-t-il lancé en mâchouillant son cigare. Il a tendu un doigt vers une silhouette assise toute seule sur les gradins et qui nous tournait le dos. « Vous devriez aller causer à ce type. Là, vous tiendriez une *fameuse* histoire. »

J'entends ça à longueur de journée.

« Ah bon ? Et pourquoi ça ? »

– Il était pro, à une époque.

– Mm-hmm.

– Je crois qu'il y a une année où il a même joué en championnat international.

– Mm-hmm.

– Et il a tenté de se suicider.

– Quoi ?

– Ouais. » L'homme a reniflé. « D'après ce que j'ai entendu dire, il est drôlement chanceux d'être encore en vie. Chick Benetto, qu'il s'appelle. Sa mère vivait par ici. Posey Benetto. » Il a gloussé. « C'était une sacrée bonne femme. » Il a laissé tomber son cigare, puis l'a écrasé. « Allez donc lui demander, si vous me croyez pas. »

Il est retourné à sa tondeuse. J'ai lâché le grilage. Il était rouillé et ça avait taché mes doigts.

Toute famille qui se respecte vit avec ses fantômes.

Je me suis approché des gradins.

CE QUE J'AI retranscrit ici est le récit que Charles « Chick » Benetto m'a fait de sa vie et de celle de sa mère lors de notre conversation matinale – qui a duré bien plus qu'une simple matinée, en fait –, récit auquel se sont ajoutés certaines de ses notes personnelles, des papiers, ainsi que les pages d'un journal intime que j'ai trouvé plus tard.

Je les ai rassemblés en un récit plutôt nerveux, raconté avec sa voix, parce que je ne suis pas sûr que vous croiriez cette histoire si vous l'entendiez racontée par une autre voix que la sienne.

Il y a des chances pour que vous ne la croyiez pas, de toute manière.

Mais posez-vous cette question : Avez-vous jamais perdu un être cher et souhaité avoir avec lui une dernière conversation, une dernière occasion de rattraper le temps où vous pensiez que cette personne serait ici-bas pour toujours ? Si c'est le cas, alors, vous savez que vous pouvez passer une vie entière à collectionner les jours et qu'aucun d'eux ne pèsera lourd face à celui dont vous aimeriez tant profiter de nouveau.

Et que se passerait-il alors ?

# I. Minuit





## L'histoire de Chick

**LAISSEZ-MOI DEVINER.** Vous voulez savoir pourquoi j'ai tenté de me suicider.

Et vous voulez savoir comment j'y ai survécu. Pourquoi j'ai disparu. Où je suis passé pendant tout ce temps. Mais d'abord, pourquoi j'ai tenté de me suicider, c'est bien ça ?

Pas de problème. On dirait que ça tracasse les gens. Qu'ils se comparent à moi. C'est comme s'il existait une ligne tracée quelque part dans le monde : si on ne la franchit pas, on ne songera jamais à se jeter du haut d'un immeuble ou à avaler une boîte de cachets ; par contre, si on la franchit, alors tout est possible. Les gens croient que j'ai franchi la ligne en question. Et ils se demandent : « Est-ce que à moi ça pourrait m'arriver ? »

La vérité, c'est que la ligne en question n'existe pas. Il n'y a que votre vie, comment vous la mettez sens dessus dessous et qui se trouve là au bon moment pour vous sauver la mise.

Ou qui ne s'y trouve pas.

**C'EST LE RECUL** qui m'a permis de détricoter la journée où ma mère est morte, il y a une dizaine

d'années environ. Je n'étais pas à ses côtés dans ses derniers moments, alors que j'aurais dû. Faute d'excuse valable, j'ai menti. Ce qui n'était pas une bonne idée. Un enterrement n'est pas vraiment un endroit pour des cachotteries. Je suis resté planté près de sa tombe en essayant de me convaincre que ce n'était pas ma faute, que ce sont des choses qui arrivent ; puis ma fille de quatorze ans m'a pris la main et a chuchoté : « Je suis désolée que tu n'aies pas pu lui faire tes adieux, papa », et ça a été le coup de grâce. Je me suis écroulé. À genoux, en larmes, l'herbe mouillée tachant mon pantalon.

Après l'enterrement, je me suis tellement soulé que j'ai sombré dans un état comateux sur le canapé. Un seul et unique jour peut suffire à faire basculer votre vie, et celui-ci semblait aspirer la mienne vers le bas avec une redoutable implacabilité. Enfant, ma mère ne me lâchait pas, entre conseils et critiques, on aurait dit une vraie mère juive. Très franchement, mon seul et unique souhait par moments était qu'elle me laisse tranquille.

Ce qu'elle a fini par faire. Elle est morte. Fini les visites et les coups de fil. Imperceptiblement je me suis alors mis à dériver, comme si on m'avait enlevé mes racines, comme si je flottais le long du petit affluent d'une grande rivière. Un copain m'avait dit autrefois que, lorsque vos parents meurent, le plus effrayant, c'est de se retrouver le prochain sur la liste. Mais pour moi, ça allait plus loin que ça. Les mères entretiennent certaines illusions à propos de leurs enfants, et l'une d'elles était que je m'aimais bien, puisqu'elle m'aimait bien. Quand elle est morte, cette idée est morte avec elle.

La vérité était que je ne m'aimais pas du tout. Dans ma tête j'étais toujours un jeune athlète pro-

metteur. Sauf que je n'étais plus rien de tout cela. J'étais devenu ce vendeur entre deux âges qui avait laissé son avenir derrière lui depuis un sacré bout de temps.

Une année après son décès, j'ai fait la plus grosse boulette financière de ma vie. Je me suis laissé convaincre par une courtière en placements. Elle était jeune et belle, gaie et sûre d'elle, avec deux boutons défaits conçus pour frustrer tout homme mûr qu'elle frôlerait, à moins qu'elle ne lui parle, ce qui lui ferait inévitablement perdre ses moyens. On s'est vus trois fois pour discuter de sa proposition : deux dans son bureau et une dans un restaurant grec ; rien de déplacé, si ce n'est qu'une fois que son parfum m'avait fait tourner la tête, j'avais placé la plupart de mes économies dans des actions dénuées de toute valeur aujourd'hui. Elle a vite été « transférée » sur la côte Ouest. Et moi, j'ai dû expliquer à ma femme Catherine où était parti l'argent.

Après quoi j'ai bu encore un peu plus – à mon époque, les joueurs de base-ball buvaient –, et c'est devenu un problème qui, avec le temps, m'a valu de perdre deux boulots. Le fait d'être viré a fait que j'ai bu encore plus. Je dormais mal, me nourrissais mal. J'avais pris du poids. Et acquis la nette impression de vieillir en faisant du surplace. Quand j'ai fini par retrouver du travail, j'avais gouttes lacrymales et élixir dentaire sur moi en permanence et je devais filer régulièrement aux toilettes pour me rendre présentable. Les week-ends, je dormais jusque dans l'après-midi. Je me disputais avec Catherine pour des questions d'argent. Je me sentais très mal dans ma peau, et quand c'est le cas on est désagréable avec son entourage aussi. Avec le temps et de colères en exaspérations

cumulées, mon mariage a capoté. Ma femme s'est lassée de mon auto-apitoiement, et aussi de s'inquiéter chaque fois que je conduisais en état d'ivresse. Un soir, elle m'a découvert évanoui sur le sol de la cave, la lèvre fendue et serrant un gant de base-ball contre moi.

J'ai quitté ma famille, à moins que ce ne soit elle qui m'ait quitté.

Et j'en ai encore honte, bien plus que je n'ose l'avouer.

J'ai pris un appartement. Je suis devenu méchant et distant. Mes seules fréquentations se réduisaient à mes compagnons de beuverie. Si elle avait été en vie, ma mère aurait peut-être trouvé le moyen de me parler, elle, parce qu'elle avait un réel talent pour ça ; sans prêter attention à mon autocomplaisance, elle m'aurait lancé : « Charley, voyons, qu'est-ce qui se passe ? » Mais elle n'était plus là, et c'est ça qui est terrible quand vos parents meurent, on sent qu'au lieu d'aller au combat avec du renfort, on y va tout seul.

Et c'est comme ça qu'un soir de début octobre, j'ai décidé de me suicider.

Peut-être que ça va vous étonner. Peut-être que vous allez vous dire que des hommes comme moi, qui disputent des matchs de championnat, ne peuvent pas tomber aussi bas ; parce qu'ils sont tenus par ce truc du « rêve devenu réalité » auquel se raccrocher, alors que non. Quand votre rêve devient réalité, vous vous rendez compte, finalement, que ce n'était pas vraiment ce que vous attendiez.

Et que ce n'est pas ça qui va vous sauver.

AUSSI ÉTRANGE QUE CELA PUISSE PARAÎTRE, ce qui m'a achevé, ce qui m'a fait

basculer de l'autre côté, ça a été le mariage de ma fille. Elle avait vingt-deux ans, de longs cheveux raides et châains comme sa mère, et les mêmes lèvres pulpeuses. Elle a épousé un « très chouette gars » par une belle après-midi.

Et c'est tout ce que j'en sais parce que c'est tout ce qu'elle m'en a écrit, dans une brève lettre qui m'est parvenue quelques semaines après la cérémonie.

Au vu de mon alcoolisme, de mes cris, de mon état dépressif et d'un comportement « à problèmes », j'étais apparemment devenu trop gênant pour que l'on prenne le risque de m'inviter à une réunion de famille. Au lieu de quoi j'ai reçu une lettre et deux photos glissées dans une enveloppe, l'une de ma fille et de son nouvel époux, main dans la main, debout sous un arbre ; et l'autre représentant l'heureux couple en train de porter un toast.

C'est la deuxième photo qui m'a tué. C'était un de ces clichés innocents qui capturent un moment unique, les mariés riant au beau milieu d'une phrase en trinquant. C'était tellement innocent, tellement jeune, et tellement... au passé. Ça semblait railler encore plus mon absence. *Et toi, tu n'y étais pas.* Je ne le connaissais même pas, ce type, alors que mon ex-femme, oui. Et nos vieux amis aussi. *Et toi, tu n'y étais pas.* Cette fois encore, j'avais loupé un moment crucial de notre vie familiale. Et à cette occasion-là ma fillette n'allait pas me prendre la main pour me réconforter ; parce qu'elle appartenait à quelqu'un d'autre à présent. De toute façon, on ne me demandait rien. On m'informait.

J'ai regardé l'enveloppe où figurait son nouveau nom de famille (*Maria Lang* et non *Maria Benetto*), mais pas d'adresse (pourquoi ? crai-

gnaient-ils que je leur rende visite?), et quelque chose a plongé tellement loin en moi que je n'ai plus été en mesure de le récupérer. Se retrouver exclu de la vie de sa fille unique vous fait la même impression qu'une porte blindée se refermant sur vous : vous avez beau taper dessus de toutes vos forces, personne ne vous entend. Et ne pas être entendu est un premier pas vers l'abandon, qui est lui-même le premier pas vers le suicide.

Et donc j'ai essayé.

Je veux dire, ce n'était pas tant : quel sens donner à tout ça ? Mais plutôt : quelle différence est-ce que ça va faire ?